

Le livre dans tous ses états

Les nouvelles manières de lire s'immiscent peu à peu dans le monde de l'édition sans pour autant le bouleverser.

Le Salon du livre a fermé ses portes la semaine dernière à Paris, alors que la Foire du livre s'achevait au début du mois à Bruxelles. Au cours de ses deux événements majeurs de l'édition en francophonie, les nouvelles manières de lire prennent de plus en plus d'espace : les livres audio ainsi que les supports numériques

ne sont plus considérés comme d'éphémères gadgets. Les gros éditeurs, tels Hachette, investissent dans ces innovations. Le secteur de l'édition traditionnelle connaît lui aussi des évolutions. En France, subsiste le fantasme d'une tentative de concentration des maisons. Injustifié, selon le directeur de la rédaction de « Lire », François

Busnel. « C'est un lieu commun, convenu dans l'ambiance actuelle qui prévaut en France : le déclinisme. » Certes des maisons d'édition se font racheter par de grands groupes. La raison principale de ces mouvements tient moins à une volonté de conserver des spécificités éditoriales qu'à celle d'uniformiser la pro-

duction littéraire. D'autres éditeurs gardent leur indépendance, sans connaître de revers. Comme Minuit, POL, le Diable vauvert ou encore Actes Sud, qui peut se targuer d'être à l'origine du grand succès littéraire du moment, en France : la trilogie « Millénium », du Suédois Stieg Larsson, vendue à 990 000 exemplaires.

Sophie Bancquart, fondatrice des éditions du Pommier, a pour sa part vécu l'expérience du rachat de sa maison par un grand groupe. Quelques mois après ce changement d'importance, elle en tire un bilan positif. « Notre indépendance est totale, il n'y a pas eu, pour l'instant, l'ombre d'une demande de modification de la ligne. »

Dans ce monde foisonnant de la production littéraire, la Belgique tire son épingle du jeu. Les maisons d'édition belges bénéficient d'une visibilité importante en France. Certaines d'entre elles jouent la carte de l'originalité. Exemple extrême avec les Éditions de l'heure. Son fondateur, Ghislain Olivier, décrit son activité non pas sous l'an-

gle de l'édition mais de la performance artistique. De telles initiatives peinent à émerger en France, « sans doute car les maisons d'édition sont déjà extrêmement nombreuses chez nous », imagine François Busnel. Une excellente raison pour se pencher d'un peu plus près sur cet ovni carolorégien du monde du livre. ♦ Sylvie Fagnart



Sophie Bancquart, directrice des éditions du Pommier récemment reprises par Belin.

« Il faut fonder de nouvelles maisons »

Loin des discours alarmistes sur les rachats par les grands groupes de petites maisons d'édition, Sophie Bancquart raconte son expérience heureuse, depuis que Belin a repris ses éditions du Pommier.

Comment définiriez-vous la maison d'édition que vous dirigez ?

Les éditions du Pommier possèdent deux caractéristiques. Tout d'abord, l'essentiel de notre catalogue comporte des ouvrages de vulgarisation scientifique et philosophique. Ensuite, il s'agit d'une maison portée, depuis ses origines, par ses auteurs. Un groupe d'entre eux, en tête desquels le philosophe Michel Serres, et une poignée d'éditeurs se sont réunis, avec la volonté de promouvoir cette ligne éditoriale.

Cette création s'est d'abord faite au sein de Fayard. Mais ce groupe a estimé que nous n'étions pas suffisamment rentables. Avec des auteurs, j'ai donc racheté la maison et nous avons vécu de façon indépendante pendant six ans.

Que retirez-vous de cette expérience ?

Je suis contente d'avoir vu toutes les facettes de l'édition. Mais je n'ai pas eu envie de passer ma vie devant un écran d'ordinateur et de me consacrer uniquement à la gestion. Même si cette dernière était relativement sereine car nous avions bénéficié, au lancement, de toute la logistique d'une maison comme Fayard.

Par ailleurs, je me suis, à ce moment-là, prise de passion pour la diffusion de la vulgarisation scientifique, en lançant « Sciences pour tous », au sein du Syndicat national de l'édition : un catalogue thémati-

que commun à 52 éditeurs. Mener de front la gestion quotidienne du Pommier et cette activité s'est rapidement avéré impossible. J'ai donc proposé ma démission au syndicat. Qui l'a refusé, en me conseillant plutôt de m'alléger des contraintes administratives de mon activité d'éditeur en vendant les éditions du Pommier à un autre éditeur. Je me suis laissée convaincre.

« Les bonnes idées éclosent souvent dans les petites maisons d'édition où les décisions se prennent vite. »

Ce qui explique le rachat du Pommier par Belin... Comment avez-vous négocié l'indépendance de votre maison ?

Cette indépendance est fondamentale. Mais nous étions forts de notre succès, ce qui nous avait manqué face à Fayard. Je bénéficiais par ailleurs de mon expérience d'indépendant. On ne prend plus les décisions de la même manière quand on a dû tout gérer.

Pourquoi avez-vous choisi Belin ? Parce que cette maison est tenue par des amis et qu'elle nous ressemble. La qualité de la ligne éditoriale est essentielle. Primordiale, par rapport à d'autres critères. J'étais en phase avec la façon dont ils envisageaient de nous racheter : en s'appuyant sur ce que nous étions.

Plusieurs mois se sont désormais écoulés. Quel bilan tirez-vous de ce rachat, du point de vue de votre indépendance ?

Rien n'a changé. Notre indépendance est totale, il n'y a pas eu, pour l'instant, l'ombre d'une demande de modification de la ligne. Belin s'occupe de tout le travail administratif et nous ouvre les portes du scolaire, par le biais de ses représentants. De mon côté, je peux me consacrer à l'éditorial.

Estimez-vous qu'il existe un mouvement concentrateur au sein de l'édition française ?

Les échos qui me parviennent à ce sujet sont très divers. Certaines maisons rachetées par de plus grands groupes ont complètement perdu leur indépendance. D'autres, comme moi, ne voient qu'un aspect positif au changement de propriétaire. Je pense que ces situations sont fonction de la position de la maison en question, au moment du rachat et des motivations du groupe qui l'acquiert.

Quel regard portez-vous sur l'édition française ?

J'estime qu'il ne faut pas hésiter à fonder de nouvelles maisons, en étant très rigoureux du point de vue financier et commercial. Mais ce genre de maison vit toujours sur le dévouement des gens qui y travaillent. Néanmoins, le jeu en vaut la chandelle.

Et le rachat par un grand groupe n'est pas une catastrophe. Il nous faut des émergences, de bonnes idées, de bons concepts. Ces derniers éclosent souvent dans les petites maisons, où prendre une décision ne prend pas plus d'une seconde. ♦

Sylvie Fagnart, à Paris

Le livre, prétexte

Pour le créateur des éditions de l'Heure, Ghislain Olivier, les livres, ceux qu'il édite à profusion, sont un double prétexte. Prétexte à la performance artistique. « Les éditions de l'Heure désignent un comportement, dans le cadre des arts plastiques et dans le secteur éditorial », dit-il. Elles organisent une exposition, en avril, au musée de Marimont.

Prétexte au lien social, aussi. Par cet art qu'il appelle comportemental

— « c'est le comportement de l'éditeur qui fait l'art » — Ghislain Olivier fait se refléter sa vie quotidienne dans sa production littéraire. Depuis 2006, sa performance consiste à sortir dix collections de 300 titres « indissociables » pendant trois ans. Ces livres sont le fruit de personnes, dont le chemin croise celui de Ghislain Olivier. « Sans principe élitiste, tous ces gens apportent le matériau d'un mini-livre », explique-t-il. Ou le réalisent eux-mêmes. L'éditeur s'occupe de la mise en page, agrafe les huit pages que compte chaque ouvrage et assure, avec une poignée de comparses, la distribution... particulière.

Seuls cinq exemplaires par série sont destinés au public, les dix autres servant la réussite du challenge artistique. C'est grâce à des présentoirs mobiles, accrochés aux cirés de pêcheur portés par des commerciaux pas comme les autres, que les éditions de l'Heure approchent leurs lecteurs. « Mes 'vendeurs' se mettent en situation de communication », décrit-il, ajoutant : « le livre sert une attitude au travers d'une revalorisation du contact so-

cial. » Cette démarche n'est toutefois pas tout à fait détachée de l'objet du livre. Ghislain Olivier a été, dans une autre vie, journaliste puis correcteur en imprimerie. Il a connu « le big-bang, le passage du plomb à l'informatique ». Et la disparition de la série de métiers qui l'accompagne.

Ce n'est pas donc pas un hasard si Ghislain Olivier commence l'expérience des éditions de l'Heure en concevant des livres-objets et poursuit le même but en multipliant les sorties. Résultat en 2009. ♦

S.F.

► <http://editheure.canalblog.com>

Un livre de poche multi-usage

On en parle depuis longtemps, et en France, le très fermé monde de l'édition parisienne se montre timoré face à cette révolution numérique. Pourtant, l'e-book part à l'assaut de l'Hexagone. Avec quelques atouts dans la poche. Un poids plume, une forte autonomie, une encre spéciale qui ne fatigue pas les yeux.

Plus, les formats numériques n'obéissent pas à la réglementation sur le prix unique. En téléchargement, un texte peut coûter la moitié du prix de la version imprimée. Sans compter les classiques, dont les droits sont tombés dans le domaine public. « Nous sommes encore au stade du Minitel par rapport à l'ordinateur », estimait récemment Stéphanie Van Duin, directrice stratégie et développement du groupe Hachette, dans « L'Express ». Ce qui explique le prix encore élevé de l'appareil. Le livre en papier a encore quelques beaux jours devant lui. ♦



L'e-book a de quoi concurrencer le livre papier, mais pas tout de suite.

Photo: Reuters

AUDIOLIB UNE COLLECTION DE LIVRES À ÉCOUTER

Des romans dans les oreilles

Des écouteurs sur les oreilles, votre voisin de métro ne se délecte pas forcément du dernier titre pop à la mode... Peut-être est-il en train de vivre une expérience littéraire encore peu répandue, grâce à un livre audio.

Longtemps, ces cassettes, devenues CD et désormais dématérialisées au format MP3, se sont adressées essentiellement aux malvoyants. Désormais, les livres audio s'attaquent au marché de l'ensemble des lecteurs, suivant ainsi la vague de l'écoute mobile propulsée par l'explosion de baladeurs MP3.

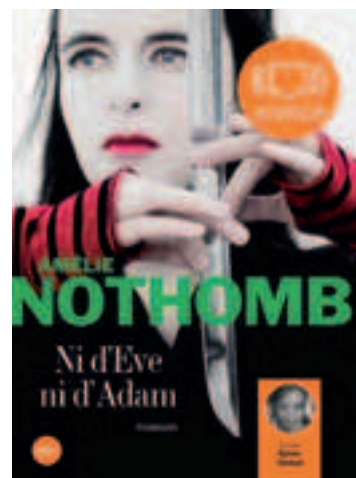
Cette relation différente au livre, et au roman en particulier, s'inscrit par ailleurs parallèlement à un phénomène : le succès actuel des lectures publiques par les auteurs. En France, trois éditeurs, et non des moindres, Hachette, Albin Michel, France Loisirs, ont décidé d'unir leurs forces en la matière et ont récemment créé Audiolib, une collection consacrée à cette autre manière de lire.

« Ces maisons d'édition avaient constaté une croissance spectaculaire, depuis cinq ans, de ces livres audio à la foire de Francfort, il y a deux ans », raconte la directrice d'Audiolib, Valérie Lévy-Soussan. S'ils représentent en France moins

d'1 % du marché du livre, ils occupent 5 % en Allemagne et plus de 10 % dans l'Europe du Nord. Public visé : les jeunes. « Les acheteurs de ce type de livres ont dix à quinze ans de moins que le public traditionnel des librairies », indique Valérie Lévy-Soussan.

UNE PERCEPTION DIFFÉRENTE DES TEXTES

Audiolib mise sur les best-sellers. Eric-Emmanuel Schmitt, Amélie Nothomb, Philippe Labro et Marc Lévy sont au programme. Autre caractéristique : ces CD, au format



MP3, renferment des bonus, à la manière des DVD. Marc Lévy évoque ainsi, dans la foulée de la version audio des « Enfants de la liberté », la genèse de cet ouvrage très personnel. « Les textes prennent un autre sens ; les lecteurs perçoivent ce que les auteurs ont voulu leur faire entendre », affirme Valérie Lévy-Soussan, rappelant l'émotion éprouvée par les enfants à l'écoute des histoires racontées.

La mort du livre n'est pourtant pas pronostiquée par les créateurs d'Audiolib. Selon sa directrice, « un usage ne se substitue pas à un autre mais s'élargit à d'autres ». ♦ S.F.

